

Gilles Panabières

Le cœur est un bloc erratique



Gilles Panabières

Le cœur est un bloc erratique

© Gilles Panabières, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-9801-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Il y a toujours un peu de folie dans l'amour. Mais il y a toujours un peu de raison dans la folie.

Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, 1883.

1.

Lundi 18 septembre 2023

— Oui, Émilie ?

— Votre rendez-vous de quatorze heures, madame. Le journaliste du *Média indépendant*. Il vient d'arriver.

— Eh bien, faites-le entrer.

Pas mal. Beaux bras. Nets, fermes. Musclés, mais pas trop. Pile ce que j'aime. Qu'est-ce que j'ai, avec les bras, moi ? Ce n'est pourtant pas ce qu'on regarde en premier, en général. Les romantiques scrutent les yeux, les fêtardes évaluent les fesses ou le torse, les prudentes inspectent les mains – ça parle, les mains : manuel ou intellectuel, soigneux ou négligé, marié, célibataire... ou marié en pointillés, halo suspect à la place de l'alliance –, les radicales ne regardent rien : rien à sauver, chez les hommes. Et moi ? Les bras. Rien à sauver, dans ma réponse. Aussi pertinente qu'un hibou en Ray-Ban.

Concentre-toi, cocotte. Ce n'est pas le moment de te livrer à des rêveries de midinette, et encore moins celui de t'amuser avec tes éternelles expressions saugrenues. Tu as passé l'âge, non ? N'oublie pas que tout ce que tu vas dire dans les minutes à venir se retrouvera dans la sphère publique. Et pas dans une feuille paroissiale. Ne t'attends pas à des caresses. Il va t'attaquer sec. Prépare-toi à parer les coups.

Tiens. On dirait que je ne le laisse pas indifférent, Beaux Bras... Le voilà qui se met à examiner la décoration du bureau. Comme si je n'avais pas vu son regard glisser sur mes jambes. Les hommes sont d'une naïveté confondante. À moins qu'ils ne nous prennent pour des connes. Les deux ne sont pas incompatibles.

Dis, cocotte, tu as fini de t'éparpiller ? Pilotage automatique, sourire calibré, numéro rodé. Sors-lui un de ces laïus dont tu as le secret, fais-lui sentir que tu maîtrises ton sujet. Qu'il comprenne tout de suite qu'il joue à l'extérieur.

N'empêche que c'est usant de toujours devoir commencer par brandir ses compétences, quand on est une femme assise dans un fauteuil le plus souvent occupé par un homme. Il faut en faire des tonnes. Surjouer sa légitimité. Sinon

on est vue comme une potiche – ou pire, un bout de viande. Je devrais m’y être habituée, depuis le temps. Et pourtant, à chaque fois c’est pareil, j’ai l’impression de m’avilir un peu. Enfin, c’est comme ça, je ne vais pas changer les règles à moi seule. Alors allons-y, sortons les mots-clés : dynamisme, innovation, compétitivité. Et maintenant la touche sensible pour enrober le tout et faire bonne mesure : valeurs humaines, bien-être au travail, esprit de dialogue. Oh ! Qu’il joue mal la comédie. Ce petit sourire, ce regard faussement attentif, tout sonne faux. À moins qu’il ne le fasse exprès, juste pour me signifier à quel point il méprise ce que je représente. Peu importe. Maintenant que je suis lancée, s’il croit que je vais m’arrêter à mi-chemin, il rêve. Il va l’entendre jusqu’au bout, ma présentation. Il a voulu une entrevue pour son article, il assume. C’est ça, mon lapin, hoche la tête, croise tes beaux bras, fais semblant d’être captivé : je ne suis pas dupe. Tu attends juste que je me taise pour balancer ton refrain bien huilé, j’en suis sûre. Je la connais par cœur, cette rengaine à faire pleurer dans les chaumières : licenciement, chômage, désocialisation, arrivée en fin de droits, RSA, dépression, descente aux enfers, et une seule responsable, la patronne qui sacrifie ses salariés pour s’en mettre plein les poches. Tes copains et toi, vous êtes les rois de ces procès à charge. Ah ! C’est toujours plus facile de l’extérieur, quand on ne se coltine pas le réel. Je suis sûre que tu n’y connais rien, en vérité, à la façon dont on doit procéder, dans le contexte économique d’aujourd’hui, pour maintenir une boîte à flot. Pour que les actionnaires ne nous lâchent pas. Pour que les concurrents ne nous piquent pas nos clients. Sinon c’est la fin. Rideau. La clé sous la porte. Alors il faut bien gérer les coûts au plus juste, c’est comme ça que ça fonctionne. Ça s’appelle le principe de réalité, mon lapin. Relis Freud, ça ne te ferait pas de mal. Il a dit des conneries sur les femmes, mais au moins il a mis les points sur les i : grandir, c’est renoncer à ses pulsions et adapter ses désirs au monde tel qu’il est. On ne t’a pas appris ça, à l’école ?

Bravo, cocotte. Présentation impeccable. Comme d’habitude. Maintenant, joue l’innocente avant de lui donner la parole, histoire de le titiller : fais mine d’ignorer la raison de sa visite. S’il sent que tu te tiens sur tes gardes, il flairera le sang.

Allez, vas-y, mon lapin, et essaie d’être mordant. Tu vas voir que tu n’as pas affaire à une novice. Tu commences bien mollement. Tu crois que ça suffira à me faire sortir de mes gonds ? Je vais essayer de te secouer un peu, on va voir ce que tu as dans le ventre. Voilà, c’est mieux. Elle n’est pas mal, ta formule. *On*

n'utilise pas les mêmes mots, mais je crois qu'on parle de la même chose. Il faut que je la garde dans un coin de ma tête, je pourrai la ressortir à l'occasion. C'est toujours bon d'élargir son arsenal.

Quoi ? Il vient vraiment de dire ça ? Celle-là, je ne l'ai pas vue venir ! Mais pour qui il se prend, ce petit con prétentieux ? Avec son sourire en coin et son ton mielleux, il m'accuse tout bonnement d'être raciste ou je rêve ? Non, je ne rêve pas, c'est bien ça, son hypothèse de travail. Il est dingue, ce type ! Comme si j'en avais quelque chose à faire, moi, de la couleur de peau des gens ! Je ne sais même pas à quoi ils ressemblent, ceux qui ont été virés.

Qu'est-ce qu'il fait chaud, tout à coup, dans ce bureau ! Non, ça doit venir de moi. Il m'a échauffé le sang avec ses insinuations dégueulasses. Il ne faudrait pas que je me mette à transpirer, ça se remarquerait tout de suite sur ce chemisier. Qu'est-ce qui m'a pris, aussi, de mettre celui-là ? Je le sais bien, pourtant, que sur la soie blanche, les auréoles sautent aux yeux comme une girafe au milieu d'un troupeau de moutons.

Reste calme, cocotte, reste calme et garde ta façade bienveillante. Rappelle-toi ce que tu as appris : en cas d'agression verbale, ne jamais changer de posture, demeurer impassible, ne pas laisser paraître qu'on t'a touchée. Encaisser. Puis contre-attaquer, mais posément, sans hausser le ton. La leçon de base de la joute oratoire.

Il veut une tirade antiraciste, Beaux Bras ? Très bien. Je vais lui en servir une bien ficelée. Bien emballée. Dans un papier rouge vif. Qu'est-ce qu'il m'agace, avec sa panoplie de redresseur de torts et sa morale à deux balles ! Je vais lui montrer que je sais faire, moi aussi. Et voilà, j'en étais sûre : mes aisselles sont moites.

Boutonne ta veste alors. Ça limitera les dégâts.

Oui, papa. C'est mieux, comme ça ? Oui, toi aussi, tu me manques. Mais si tu pouvais sortir de ma tête juste deux minutes, ça m'arrangerait. Je bosse, là. Et comme tu peux le constater, Beaux Bras ne me facilite pas la tâche.

2.

Lorsqu'il découvrit la figure patronale, Samir esquissa malgré lui un sourire.

Pourtant, dix minutes plus tôt, c'était le couteau entre les dents qu'il avait pénétré dans l'une des plus hautes tours de la Défense, à deux pas de la Grande Arche de la Fraternité. La fraternité en plein cœur du quartier d'affaires : il fallait oser. Au rez-de-chaussée, il avait dû affronter le regard suspicieux du réceptionniste, présenter une pièce d'identité, passer un badge visiteur autour du cou, avant d'être autorisé à franchir le portique de sécurité. Puis l'ascenseur l'avait propulsé presque au sommet, jusqu'au siège social de l'entreprise AEF, spécialisée dans le BTP. Il avait marqué un temps d'arrêt en découvrant le hall : vaste, baigné de lumière et bordé de deux escaliers en colimaçon menant aux bureaux. Surtout, ne pas se laisser intimider par le décorum, s'était-il dit avant de se diriger vers l'accueil où se tenait, derrière un comptoir immaculé, un homme à peu près de son âge. Samir ne venait pas quémander une faveur, rien ne l'obligeait à détailler les raisons de sa venue. Aussi s'était-il contenté de l'essentiel : il se nommait Samir Adouiri, il était journaliste, il avait rendez-vous à quatorze heures. Avec la direction.

Après une rapide vérification sur son ordinateur, l'homme lui avait indiqué où se situait le bureau – il fallait emprunter l'escalier de droite puis, une fois parvenu à l'étage, traverser la passerelle, le secteur réservé à l'équipe dirigeante se trouvait tout au bout, juste après le service de comptabilité – et avait proposé de l'accompagner. Samir avait décliné l'offre. L'employé avait insisté, peut-être avait-il des consignes, mais Samir avait tenu bon : il allait se repérer tout seul. En montant les marches d'un pas décidé, il s'était mis une dernière fois en condition : il ne se rendait pas à un dîner de gala, mais à une entrevue qui s'annonçait houleuse, on parlait tout de même d'une centaine d'ouvriers sur le carreau et, pour couronner le tout, un soupçon de discrimination ethnique flottait dans l'air, ce n'était pas rien. La direction avait intérêt à se montrer convaincante, il ne se laisserait pas amadouer par des justifications oiseuses. Il ne lâcherait pas le morceau. On allait voir ce qu'on allait voir.

En s'engageant sur la passerelle, il avait pris une profonde inspiration et, afin d'atténuer son trac, s'était amusé à dresser un portrait-robot de Sacha Laverrière, le directeur général de l'entreprise : la cinquantaine ou un peu plus, père de famille, une épouse et une maîtresse, costumé-cravaté, cheveux grisonnants,

crâne légèrement dégarni peut-être. Pour parfaire le tableau et transformer la peinture conventionnelle en une croûte saumâtre, il avait ajouté au patron un regard libidineux, une peau flasque et un ventre lesté de déjeuners trop riches, dont il faisait sans doute passer les additions déraisonnables en frais professionnels. La caricature était facile, Sacha Laverrière pouvait tout aussi bien s'avérer un homme charmant et presque intègre. Mais peu importait, au fond, s'était dit Samir juste avant de se présenter à la secrétaire, en se remémorant les mots de sa collègue Chiara, quelques jours plus tôt : le capitalisme était un ennemi sans visage, sans corps et sans cœur, contre lequel il fallait lutter à l'aveugle, indépendamment des incarnations qui concouraient à sa prospérité. Il ne s'agissait pas de faire dans la cosmétique en lui donnant une apparence plus humaine, mais d'œuvrer à sa destruction totale. Aucun atermoiement n'était possible, toute tergiversation était suspecte, tout compromis valait compromission.

Sur le papier, cette position avait le mérite de la clarté. Si ce n'est qu'à présent, Samir ne se situait plus dans le monde des idées. L'assistante venait de l'introduire dans une pièce bien réelle, face à un être de chair et d'os, et le sourire qui lui avait échappé ne pouvait le tromper. Chiara avait tort, le grand capital n'était pas une simple abstraction à combattre. Il n'était ni sans visage ni sans enveloppe charnelle. Et l'allégorie sous laquelle il se présentait ne laissait pas Samir insensible : des yeux d'un bleu enivrant, une bouche enjôleuse aux lèvres bien dessinées, rehaussées d'un discret rouge, une chevelure brune et lisse invitant à la caresse, un corps menu gainé dans un élégant tailleur indigo. L'adversaire était un tableau tout en courbes et en couleurs.

Lorsque Samir salua son interlocutrice et serra la main qu'elle lui tendait, il s'étonna, un brin vexé, de ne pas être reçu par Sacha Laverrière en personne, mais par son adjointe, voire la responsable des ressources humaines. Ses yeux glissèrent sur deux jambes sublimées par des escarpins fauves assortis à la ceinture et son interrogation lui parut dépourvue d'intérêt. Soucieux de préserver les apparences, il feignit de s'intéresser à la pièce, un bureau à la décoration minimaliste, puis au paysage que dévoilait une immense baie vitrée : des blocs de verre découpaient le quartier de la Défense en figures géométriques de tailles inégales. Ici aussi, les gros privaient les petits d'espace, songea Samir, avant que les deux jambes fuselées n'aimantent à nouveau son regard. Ce va-et-vient dura à peine quelques secondes, mais à la manière dont on le dévisagea, il comprit qu'il venait de perdre la première manche. Le camp d'en face avait perçu son

trouble. Pour tenter de reprendre la main, Samir engagea la conversation :

— Samir Adouiri, de l'hebdomadaire *Le Média indépendant*, merci d'avoir accepté de me recevoir. J'espère que cet entretien permettra d'éclairer certains points de notre enquête.

Le ton se voulait courtois, mais ferme ; il ne fut ni l'un ni l'autre. Samir entendit dans sa propre voix une douceur mielleuse, celle qu'on adopte face à quelqu'un avec qui l'on espère échanger un peu plus que de simples propos professionnels. Il effaça son sourire et se promit d'adopter une posture plus conforme à la situation.

— Sacha Laverrière, directrice générale de l'entreprise, enchantée. C'est bien naturel de vous accorder l'entrevue que vous avez sollicitée. Nous n'avons rien à cacher aux journalistes, vous savez. Nos décisions sont prises en toute transparence.

À l'annonce de son nom, Samir sursauta, et tout de suite après, il se réprimanda de n'avoir pas envisagé que le DG pût être *une* DG. Impossible d'ignorer l'évidence : il n'avait pas totalement déconstruit ses présupposés genrés et restait pétri de certains automatismes. Malgré ses convictions. Malgré ses efforts pour traquer tout ce qui, dans ses réactions quotidiennes, relevait de réflexes typiquement masculins. Son vernis progressiste résistait mal au réel. Il se mordit la lèvre inférieure, agacé par son manque de rigueur : il aurait au moins pu se donner la peine de googliser Sacha Laverrière.

Elle l'invita d'un geste du bras à la suivre jusqu'au fond du bureau. Il tenta de détourner son regard de la démarche chaloupée de la femme d'affaires, avec un succès mitigé. Alors qu'il parcourait les quelques mètres qui le séparaient de la table où allait se dérouler l'entretien, il se fabriqua trois explications – ses études universitaires, l'hypokhâgne et la khâgne en tête, l'avaient durablement habitué à penser en trois parties – excusant sa méprise, ou du moins la rendant à peu près présentable : d'abord, il venait à peine de prendre l'affaire en main. On la lui avait confiée au pied levé pour pallier l'absence imprévue de Chiara, qui avait entamé l'enquête. Ensuite, dans les faits, et indépendamment de toute idée préconçue, le secteur du bâtiment et des travaux publics restait massivement masculin, à tous les échelons. Enfin – et c'était à ses yeux la raison la plus convaincante –, il avait été induit en erreur par le prénom Sacha, certes épïcène, mais le plus souvent porté par des hommes.

Dès qu'ils furent assis face à face, avec pour arbitre une immense table de